

Richard Marienstras

Dans la langue de personne : sur quelques poèmes improbables

Mais ce livre, enfin, pourquoi le lire ? Ne doit-on pas dire tout de suite que la lecture en est indispensable et impossible ? Indispensable, car ce sont là paroles de témoins ou de quasi-témoins : oui, paroles de vrais poètes. Rachel Ertel a choisi des textes incontestables. Il n'y en aura pas de plus incontestables : les années passent, les témoins disparaissent, le fossé « s'élargit d'année en année entre les choses telles qu'elles étaient *là-bas* et telles qu'elles sont représentées dans l'imagination courante, alimentée par des livres, des films et des mythes approximatifs » (Primo Levi). Oui, l'événement est derrière nous de moins en moins, devant nous de plus en plus. (Faut-il expliquer ? A mesure que les contemporains de la chose meurent au fil des ans — je ne dis pas les rescapés (*salvati*) mais bien les survivants ; parce que les Juifs de cette époque, quel que soit leur âge, ont, pensent-ils, survécu et même injustement survécu : pourquoi eux, en effet, et pas les autres, les engloutis (*sommersi*), les disparus... Alors, telles pensées assaillent les réchappés : pourquoi ont-ils mérité de survivre ? en quoi, pour survivre, ont-ils démérité ? Voilà qui place la chose derrière eux, dans l'abîme du temps passé qu'ils scrutent sans trêve et que sans trêve ils reconstruisent devant eux, mais de travers, avec les milliers d'évocations et de témoignages que les historiens produisent et qu'ils n'auront jamais fini de mettre à jour : ainsi est placé dans l'avenir l'achèvement de cette désolée tour de Babel dont tous savent qu'elle ne sera jamais terminée et qu'elle n'atteindra ni Dieu ni ciel).

Inutile, parce qu'il existe un au-delà du témoignage : le monde innommable du carnage, des charniers et des cendres. Innommable : qu'on ne peut, qu'on ne doit, qu'on n'ose, qu'on ne veut nommer. Les raisons qui rendent nécessaires la lecture des témoignages laissent pressentir que c'est une inutile lecture. Pas seulement du fait que ces crimes nouveaux, pour lesquels il fallut créer des lois nouvelles, jettent la suspicion sur les mots de la tribu : les mots, dans n'importe quelle langue, et surtout dans celle de personne, accueillent, exonèrent, apprivoisent, domestiquent... Alors, il faut dire, il faut lire, et en même temps on ne peut ni dire ni lire. Adorno, avant de se dédire, avait écrit que « nul poème n'est possible après Auschwitz ». C'était, je crois, une sorte d'euphémisme : tant de choses sont devenues impossibles après Auschwitz, tant de cultures mises à mort après celle du yiddish, tant d'hommes exorbités, tant de valeurs anéanties, et notre monde,

dont si peu d'entre nous savent qu'il n'est plus nôtre et qu'il n'est plus monde. Que font alors les poètes ? Tous, dans ce recueil, sont « au courant » des obstacles que l'innommable oppose à la parole. Ainsi Rachel Ertel écrit : « La parole, impuissante à dire la réalité de cet événement, est amenée, pour atteindre la vérité, à taire ce qui n'est pas dicible, tout en le signifiant » :

Quelle est l'oreille qui entend encore
ce que les lèvres n'énoncent pas ?

L. Aichenrand (1964).

De telles réflexions sur le dire et le silence nous sont imposées par les improbables poèmes recueillis dans ce livre. Et cela fait une chaotique mêlée de commandements et d'impressions : il est nécessaire de témoigner mais on ne peut que faillir à la tâche. « Avec le recul des années on peut affirmer aujourd'hui que l'histoire des Lager a été écrite presque exclusivement par ceux qui, comme moi-même, n'en ont pas sondé le fond. Ceux qui l'ont fait ne sont pas revenus, ou bien leur capacité d'observation était paralysée par la souffrance et par l'incompréhension » (Primo Levi). Oui, le témoin est insuffisant ; oui, le témoin a peur ; mais aussi l'auditeur qui voudrait que l'autre le rassure, et ce mouvement les paralyse tous deux.

Et puis, le phénomène, dans sa totalité, échappe à tout témoignage, à toute reconstruction... Chaque lieu de l'enfer est une autre planète infernale. « L'inutilité de la souffrance est le propre de la souffrance d'enfer » (André Gide). Aucune souffrance inutile ne ressemble à une autre. Il y a la honte insurmontable, qui étreint à cause de la hideuse profanation entrevue. Et comme une brûlure imminente, le sentiment d'un malheur tel « qu'on n'est plus capable de supporter ni qu'il continue ni d'en être délivré » (Simone Weil).

Tels sont notre malheur et notre douleur après l'anéantissement. Le malheur, la douleur et le sentiment que l'on a quand *Nicht sein kann, was nicht sein darf* (cité par Primo Levi) « ce qui ne doit pas être ne peut pas être » mais se produit quand même : ce malheur, cette douleur et ce sentiment saisissent de manière unique le poète, l'écrivain et, plus généralement tous ceux qui appartiennent à l'espace linguistique, à la culture et à la civilisation yiddish. Dans les témoignages, les récits, les ouvrages historiques qui tentent de décrire l'anéantissement, cet aspect du génocide n'est pas souvent rapporté. Or, c'est une chose que de perdre ses proches et se perdre soi-même, c'est autre chose de perdre, avec soi-même et ses proches, tout l'univers symbolique et la réalité auxquels on appartient. Les Juifs assimilés dans les pays d'où ils furent enlevés n'emportaient dans la mort qu'une parcelle de la judéité. Les Juifs du domaine yiddish — l'écrasante majorité des engloutis — ont emporté avec eux dans le néant une civilisation millénaire qui jamais plus n'aura d'avenir, figée qu'elle est dans les moments de son anéantissement. Il faut avoir le courage de dire cette vérité qui presque

toujours est honteusement tue, il faut imaginer (mais le peut-on ?) ce que signifie cet anéantissement-là qui faisait dire à Marek Edelman (commandant en second de l'Organisation Juive de Combat et survivant du ghetto de Varsovie) : « Dans le monde il n'y a plus de Juifs. Ce peuple n'existe pas. Et il n'y en aura plus ».

C'est pourquoi les textes rassemblés ici renferment, dans leur massive cohérence, dans leur essentielle déploration, une même insurmontable, indescriptible et stridente terreur. Primo Levi écrivait que pour les réchappés, même après des dizaines d'années, « l'offense est inguérissable : elle se prolonge dans le temps, et les Erinyes, auxquelles nous devons bien croire, ne tourmentent pas seulement le bourreau ... mais perpétuent son oeuvre en refusant la paix à celui qu'il a torturé ». Pour les rescapés de ce continent englouti que fut la *yiddishkeit*, la torture est mille fois augmentée. « Si vous pouviez lécher mon coeur, vous seriez empoisonné » (I. Zukierman (Antek) dans *Shoah* de Claude Lanzmann). Ils sont dans cette région de l'exil absolu dont au Moyen Age on disait qu'on s'y trouve « dans le lieu de la dissimilitude » (*in regione dissimilitudinis*, St. Augustin), lieu où l'homme créé à l'image de Dieu se voit à une sidérale et infranchissable distance du Créateur auquel il est d'autant moins semblable qu'il en est plus éloigné. Et la dissimilitude cause une souffrance intolérable et perpétuelle.

Rachel Ertel trouve les mots les plus justes pour parler du yiddish, « langue paradoxale de l'opprobre et de l'élection », et, en une adaptation saisissante d'une phrase de Kafka, elle écrit : « le poète yiddish, après le génocide, est placé face à quatre impossibilités : l'impossibilité d'écrire, l'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire dans une langue morte, l'impossibilité d'écrire en toute autre langue ». Car le yiddish, cette langue qui est aujourd'hui entre la vie et la mort, est aussi la langue de la mort. De surcroît, le poète doute qu'il soit légitime d'écrire des poèmes sur le génocide. Tantôt alors il se dresse contre ceux dont la création se nourrit de l'anéantissement des leurs : seule « la poésie yiddish s'écrit du fond même de la mort » pendant et après la période de la destruction qui mit fin à l'existence du peuple ayant créé cette langue et que cette langue avait fait peuple :

Maudit soit le poème
Qui chante aujourd'hui le martyr ;
Et maudites soient mes mains
De n'être pas cendres avec lui.

B. Veinstein (1949).

Mais il se dresse aussi contre la tentation du silence, car

à nous, les derniers Juifs
rien d'autre n'est resté, rien d'autre que les mots.

A. Zeitlin (1967).

La parole est imposée aux poètes « par la tyrannie des morts et des vivants. Tout ce qui a été produit en yiddish pendant et après le génocide parle de façon directe ou oblique de l'anéantissement... L'esthétique et l'éthique sont confondues dans l'ordre qui leur est donné de dire le deuil... Cette parole condamnée à être toujours en deçà de ce qu'elle énonce, porteuse d'un hors-texte qui la déborde de toutes parts, demeure... tributaire... des circonstances de sa production ». (Rachel Ertel).

Je sais la mort de toutes les morts
Comme je sais le vol de l'oiseau à l'aube ;
Je vois en chaque table
L'arbre sec de la potence.

Je sais la douleur de toutes les douleurs
La nuit qui descend sur nous avec sa lame rouge
Dans le chant de nos synagogues brûlées résonne
Le chant de toutes nos morts.

[...]

Témoin d'un peuple à jamais tranché
Témoin d'une flamme à jamais éteinte
Ô donne-moi une nouvelle mort, une mort paisible
Dans le silence d'une terre paisible et verte.

Isaïe Spiegel (Ghetto de Lodz, 1943).

Pourquoi de tels poèmes ? On sait que les hommes — les communautés — pour qui ils sont écrits n'existent ou n'existeront plus. Poèmes tragiques ? Mais l'anéantissement collectif n'a rien d'une « tragédie ». Il est au delà du tragique (leurs sociétés survivent aux personnages tragiques, pour elles seulement la tragédie s'institue comme telle et prend son sens ultime)...

Ci-gisent
tous ceux qui parlaient
tous ceux qui bégayaient
tous ceux qui se taisaient
ils sont tous rassemblés ici.
Même
leur mortalité est éphémère.
Les épitaphes ne sont compréhensibles
et claires
que pour une génération d'amour
Le deuil y dort dans un nid de serpent
et lui aussi oublie, oublie.
[...]
Les jours
se lèvent comme des éternités sur les ossements.
Pour les enfants — souvenir
pour les enfants des enfants — vague vestige
incompréhensible inquiétante peur.

Ramasse un brin d'herbe
fuis.
Trouve un vivant et ordonne-lui
de croire à la résurrection.

J. Glatstein (1953).

Balbutiements transcrits que ces poèmes, écrits sur un sable peu durable par des êtres qui vont mourir ou qui se savent déjà morts — combien par leur suicide n'ont fait que confirmer ce savoir-là. Mais il reste le monde et « les Juifs retranchés du monde ont cherché à se constituer une mémoire, à se constituer *en* mémoire... face à l'anéantissement, le verbe poétique est investi de la mission de dire ce qu'aucune parole n'est à même d'exprimer » (Rachel Ertel). Ces poèmes inouïs disent ainsi la violence, l'horreur, la faim, les destructions, le froid, l'innommable et l'innommé, et parlent des « habitants de cette planète » [qui]

N'étaient pas habillés comme ici,
Ne mettaient pas au monde et ne naissaient pas.

Ka-Tzetnik (1961).

Le poète est ainsi doublement témoin : témoin de ce qu'il a vu et de ce qu'il a recréé. Il parle en vertu d'une procuration que les disparus, vivant en sa mémoire faillie ou son imagination infirme, ont établie à son nom faute d'autres descendants. Le poète est l'exécuteur testamentaire d'un peuple livré au néant et qui n'a plus d'héritiers :

Remémoration — froid miroir
[...]
Je dois te boire
toute ma vie comme un poison
et sombrer sans fin
dans ta mer de ténèbres ;
ton souffle m'aspire
dans le lointain éteint
où fleurit la solitude
sans Dieu, sans Dieu

L. Aichenrand (1953).

Nombreux sont les poètes qui, dès avant la guerre, ont eu le pressentiment ou des visions anticipatrices du désastre. Certains ont écrit pendant la guerre (de ceux qui sont morts alors on a parfois retrouvé miraculeusement l'oeuvre cachée, mais combien des textes ont simplement disparu...). Et il y a aussi ceux qui, après la guerre, ont voué leur création au témoignage, ou à la réinvention du passé. Rachel Ertel a retenu plus d'une cinquantaine de noms parmi tous ceux dont elle a lu les oeuvres, et il n'est pas

facile de se figurer la somme d'efforts et la prodigieuse tension morale que cela a représenté pour elle, et qui a abouti à une anthologie et un ensemble de réflexions d'une admirable pertinence. Elle nous montre que « les derniers chroniqueurs du désastre » n'ont pas écrit sans antécédents, pour ne pas dire sans précédents. Tout grand poème, dans ce qu'il a de plus nouveau, intègre ou s'approprie la totalité de la tradition à laquelle il se rattache. Au cours des siècles, et cela depuis l'époque biblique, le judaïsme a élaboré une infinie rhétorique pour dire le meurtre (à partir de celui d'Abel), l'exil, le cataclysme (le Déluge), la destruction du Temple, les tourments de Job, les douloureuses pérégrinations collectives, le massacre des communautés. Les épreuves témoignent tantôt de l'acceptation active de la volonté divine (le sacrifice d'Abraham) et signifie une foi infinie en Sa prédominance et Son incompréhensible sagesse ; tantôt de cataclysmiques événements révèlent la brutale justice de Dieu qui se tourne contre Son peuple pour le punir de ses péchés et de ses transgressions. L'époque médiévale, déjà, fait la lecture de sa propre histoire en s'emparant des modèles bibliques où Dieu, mettant sans cesse son Peuple à l'épreuve et sans cesse punissant ses égarements, lui fait subir les pires souffrances. Mais, de même que chez les protestants prévaudra l'affirmation que les miracles ne se produisent plus (*miracles are ceased*), pendant les périodes rabbiniques et médiévales, chez les Juifs, Dieu aura cessé d'intervenir directement dans les affaires des hommes, et il appartiendra désormais aux hommes de glorifier Son Nom, soit par la lutte héroïque (Bar-Kochba), soit par le *Kiddush Hashem*, la sanctification du Nom, martyr imposé par l'histoire, mais accepté par l'individu ou la communauté.

Si la littérature yiddish des Lumières tente d'abord de rejeter les traditions religieuses, la période qui va de la fin du dix-neuvième siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale puise dans toutes les sources pour exprimer l'imminence du désastre et les dramatiques épreuves subies par le peuple juif : pogroms, émigrations massives, tueries, viols et massacres, discriminations et persécutions de tous ordres. Déjà, les poètes sont hantés par la violence du monde, son abjection, les folies auxquelles il donne lieu :

J'ai vécu la folie
d'une nuit.
Un homme — un homme a éborgé
et dans l'ivresse de sa joie
a lampé
le sang

M. Waldman (1936).

Parlant des « derniers chroniqueurs du désastre », Rachel Ertel suit dans leurs oeuvres poétiques l'histoire des Juifs poussés vers les ghettos, le chaos prémédité et créé par les nazis, l'entassement des vivants qui bientôt deviendra entassement de cadavres, et dans le bref intervalle :

On tend l'oreille, le sommeil fuit
L'effroi est à l'affût dans la nuit.
Qui sera désigné par le sort
Pour aller à la mort ?

M. Gebirtig (assassiné au ghetto de Cracovie, mai 1942).

Il y a des textes sur l'expérience des limites, sur la déformation des êtres devenus des « Muselmänner » : « la masse anonyme, continuellement renouvelée et toujours identique, des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte... » (Primo Levi). Cette vision de la masse des victimes dans les camps d'extermination est préfigurée dans les ghettos :

Dans la rue, il n'y a plus de honte
A se coucher enflé, bouffi et bientôt putréfié
Légions nous sommes à mourir ainsi ensemble
A mourir en gros, en gros...

I. Katzeelson (ghetto de Varsovie, 28 mai 1941).

Pour dire l'impensable, le langage des poèmes tente de s'accorder à la mesure du cataclysme : Sutzkever, Fefer, Markish, Katzeelson et d'autres écrivent d'incroyables épopées populaires, guerrières et funèbres, où les fantômes des insurgés reviennent hanter leurs villes, leurs ruelles, leurs maisons, où les dix survivants symboliques (nombre nécessaire pour dire la prière) se retrouvent dans les égouts. Katzeelson dit l'héroïsme du rabbi de Radzyn, abattu d'une balle par les nazis, avant d'écrire son immense *Chant du peuple juif assassiné* où il déploie la chronique de l'anéantissement. Markish, quant à lui, décrit dans sa dernière œuvre, *Guerre*, (sept cents pages, mille cinq cents strophes) l'Europe dévastée, les mille morts et les multiples actes de résistance du peuple juif. (Arrêté par Staline en 1949, il sera exécuté en 1952 avec une pléiade d'autres écrivains yiddish).

Les espaces géographiques où s'étaient implantés les Juifs sont, pendant d'interminables mois de guerre, passés au crible, bouleversés, réduits et détruits. A travers l'Europe de l'Est, le « continent yiddish » était un réseau d'enclaves familières et mythiques : les villes, les bourgades, les villages y représentaient souvent une Jérusalem à la fois imaginaire et concrète. Comme l'écrivait Sutzkever à propos de Vilno, la « Jérusalem de Lituanie » :

Je ne prendrai racine
Dans aucune autre terre
Comme ne peut s'enraciner
Dans une poignée de sable au fond des eaux
Le nénuphar arraché à sa longue tige
Qui se balance éperdu sur l'abîme des vagues
Et personne personne ne voit que le fil est cassé.

A. Sutzkever (ghetto de Vilno, 1943).

Mais une fois ces sites anéantis, « le poète yiddish, n'ayant plus d'espace propre, va dresser un inventaire des lieux abolis... En écho à Jérémie pleurant Jérusalem, il va pleurer la destruction irrémédiable des villes juives de Pologne » (Rachel Ertel) :

Tu n'as pas protégé les villes juives,
Tu ne les a pas fortifiées.
Comme les lettres saintes
Elles se sont détachées de la vie.
Maintenant des panneaux aux noms impurs
Jalonnent les routes dévastées.
Toutes les frontières de ton monde sont souillure.

J. Glatstein (1967).

Le monde est sans Juifs, sans trace juive. Sutzkever dérive dans un « Aquarium vert », où les vivants de naguère nagent « comme des poissons »... « C'est là que vivent les morts ! »

La poésie yiddish se fait énumérative : elle nomme les lieux de vie engloutis et les lieux de mort. Les figures et les détours du temps juif sont abolis, il n'en reste de perceptibles que des bribes, minuscules morceaux d'un miroir gigantesque que nul ne pourra jamais reconstituer. L'extermination fait disparaître le temps dont l'écoulement donnait un cadre social et religieux à l'existence juive et lui permettait de s'y voir vivre. Glatstein veut trouver « la moindre poussière de miracle » :

Dans l'éveillée
l'illuminée obscurité
luit un fragment
d'étoile rescapée
qui n'a pas eu le temps d'être anéantie
un éclat de planète explosée
qui jadis avait vie
prairies vertes et pâturages abondants
Témoins : mes yeux embués de larmes...

J. Glatstein (1953).

Mais même une infime poussière de miracle n'a d'explicite que ce que le poète lui fait dire. Dieu, caché, ou enfui, ou disparu, ou trop longtemps imaginé à tort et tiré par son peuple de l'inexistence pour y retomber avec les millions de morts juifs, ce Dieu ne peut être que néant. Le plus pathétique des imprécateurs est sans doute Aaron Zeitlin (1898-1973) qui écrit, en Amérique, son recueil *Poèmes de l'anéantissement et de la foi* (1967). Tantôt, il semble susciter Dieu pour l'accabler de ce qu'Il a laissé faire sans intervenir :

Il a tout vu,
Il était à Maïdanek
Il les a accompagnés dans les fours,

Où n'est-il pas ?
Il a entendu leur dernier cri
quand le feu d'Amalek les a engloutis.
Et rien, rien du tout.

Tantôt il se dit convaincu de Sa définitive absence :

Il n'est plus, le Juif, sa voix s'est tue —
Il n'est personne
pour donner sens au soleil,
au jour offrir un Dieu
(New York, 1944).

Parfois, il lui accorde ou lui reconnaît le pouvoir de lier et surtout de délier :

je te demande :
ne me fais plus ton messenger.
Dans l'éternelle ténèbre de la glaise et du chaos
loin de ta miséricorde
loin aussi de la crasse matière de la terre
je veux perdre à jamais le souvenir de Treblinka
et oublier à jamais le salut.

(1944)

Tantôt, il espère tant de Son existence qu'il la re-suscite, qu'il la postule avec une sorte de démente, en deçà de l'échu, au delà de l'incrédit et du créé, pour Lui ordonner ce qu'il sait être impossible :

Tout ton peuple est en Dieu.
[...]
Ton peuple n'est plus égorgé à sa porte,
à sa porte close. Non, il est en lui
revenu au sein d'Elohim
et il ordonne d'une voix terrible
de lui à Lui un terrible commandement
commandement à Dieu.

Et voici le commandement de ton peuple à Dieu :
nous tous en Toi, nous tous en Ton sein
tout Israël en Toi, jeunes et vieux, petits et grands,
explose en déluge
fais entendre un nouveau « que la lumière soit ! »
révèle un nouvel Israël, accouche d'une nouvelle Genèse.

La probabilité qu'advienne une nouvelle Genèse est si infime que l'on pense à une sorte d'ironie cosmique, un défi sarcastiquement lancé à Dieu. Mais le ton de ce « commandement » est plutôt celui de la folie consécutive au déses-

poir — folie déchirante et déchirée, qui relève de cette « poétique du cri » à laquelle Rachel Ertel consacre une de ses méditations.

Pour Aaron Zeitlin, il *faut* que Dieu soit :

Tu es !
S'il n'y avait eu de telles souffrances
Tu aurais pu ne pas être.
Mais parce que ces souffrances sont —
Tu es — aussi sûr qu'est mon malheur.
De telles souffrances sans Dieu
seraient une dérision si absolue
une négation telle de tout sens
que l'absurde depuis longtemps déjà
aurait fait vaciller la terre comme un ivrogne
et se briser en morceaux la planète.

(1946)

Cette paradoxale profession de foi a des sources très anciennes : l'injustice absolue ne saurait même être perçue comme telle si ne subsistait au moins l'ombre du grand peseur d'âmes. Que la terre continue à tourner malgré l'innommable obscénité du crime est plus impensable encore que l'absence de Dieu : Sa présence sera donc postulée de la façon la plus blasphématoire qui soit. Sa seule fonction est d'autoriser un aperçu sur le désastre. Et un relent de sacré se laisse deviner à travers le sacrilège. « Tout le reste est silence ».

Rachel Ertel écrit : « Le silence de la terre dévastée s'étend en vagues concentriques à l'ensemble de l'univers. Ainsi, à travers la poétique du silence, se déploie une cosmogonie inverse de celle de la Genèse, une involution progressive de la création. L'extermination a mis fin à l'existence de l'homme... Le monde formulé par ces poètes aspire dans le silence à un nouveau déluge qui se chargera d'éradiquer la souche humaine, non par le feu et le soufre, mais par un retour au désert et au vide où il y aura "seulement des pierres, seulement des rocs, seulement des mers" (Z. Segalovitch) ».

L'écriture devient l'instrument qui permet de suggérer la mutité du poète et le silence du monde :

De la mutité
à
la mutité
vont tes
paroles.
[...]
profond
sont
tombés
ses

mots
dans
l'abîme
du
silence.

L. Aichenrand (1988)

Dans les interstices du poème, parfois, il y a l'imperceptible écho d'un son de vérité, d'un sens. Mais bientôt, ni l'attention de Dieu ni l'oreille de l'homme n'entendront rien. Jacob Glatstein — prodigieux créateur — imagine que «du commencement au commencement au commencement» tout le peuple juif, «Tous — morts, vivants, à naître» sont «debout au mont Sinaï/pour accueillir la Torah». Mais toutes ces âme demandent une seconde mort quand elles viennent à Lublin. Là, avec les mourants, expirent «des centaines d'âmes/de Juifs morts». Et ainsi la Torah est rendue à Dieu pendant que pleure sur le Sinaï le petit garçon qui la représente :

Et au-dessus des chambres à gaz
et des saintes âmes mortes
fumait un solitaire Sinaï éteint.
Petit garçon à la tête ramifiée
aux yeux pieux aux lèvres tremblantes
c'était toi la silencieuse la solitaire
Torah rendue.
Debout sur le mont Sinaï tu pleurais
tu pleurais tes pleurs sur un monde mort
du commencement au commencement au commencement.

Et tu pleurais ainsi :
La Torah nous l'avons reçue au Sinaï
et à Lublin nous l'avons rendue.
Les cadavres ne chantent pas la louange de Dieu.
La Torah a été donnée pour la vie.

(1946)

Les poèmes ainsi choisis et rassemblés par Rachel Ertel l'ont été avec une précaution et un discernement extrêmes : chaque poète conserve sa propre voix, mais l'ensemble des poèmes — comme s'ils avaient été écrits pour être rassemblés un jour — s'accordent, font retentir un hymne collectif que nul n'avait jamais perçu. Ainsi, la lecture de ce recueil est bel et bien nécessaire. Elle nous permet d'entendre, de très loin, l'écho d'une vérité sur le génocide.

Et pour la première fois, si faible que soit l'écho, il donne le sentiment d'avoir pour origine un témoin prodigieux et terrifiant dont la voix articulerait un récit venu du dedans, un récit enfin légitime.

Quant à tous ceux d'entre nous qui depuis cinquante ans vivent dans

l'impossible contact avec le passé, dans l'impossible souvenir des témoignages et des déplorations qu'il a suscités, ceux-là, de façon obscure et secrète, savent déjà ce qui est dit : ces voix, nous les avons déjà entendues ; ces déplorations, ce sont les nôtres. Et le questionnement harassé de chaque poème est celui qui nous harasse.

Qui te rêvera ?
Qui se souviendra ?
Qui te reniera ?
Qui te cherchera ?
Qui, par un pont de nostalgie,
Te quittera pour revenir ?
La nuit est éternelle pour un peuple mort.
Ciel et terre effacés.
La lumière s'est éteinte dans ta pauvre demeure.
La dernière flammèche de notre dernière heure vacille.
Dieu juif bientôt tu n'es plus.

J. Glatstein (1946)

Il faut donc lire et relire ces improbables, inutiles et indispensables poèmes : nous devons cela aux poètes morts, aux morts qui nous sont proches ou lointains, au continent yiddish que le génocide a englouti.